

Les Deux blessés. Episode de la dernière guerre.

Numéro d'inventaire : 1979.35658.2

Auteur(s) : Madeleine Vernet

Sarah Menant

Type de document : image imprimée

Éditeur : Éditions de l'Avenir Social (Epône)

Imprimeur : Imp. Coop. Ouv. , Villeneuve St Georges

Date de création : 1920 (vers)

Description : gravure industrielle d'après dessin feuille jaunie et déchirée, collée sur feuille cartonnée parties manquantes sur les bords

Mesures : hauteur : 426 mm ; largeur : 275 mm

Notes : Illustration en 10 vignettes de l'histoire de 2 soldats blessés durant la guerre. Thème illustré à résonnance antimilitariste au-dessous du titre : "Texte de Madeleine Vernet - Dessins de Sarah Menant" Vernet, Madeleine (1878-1949) Fondatrice en 1906 de l'orphelinat "l'Avenir social" à Neuilly-Plaisance, créatrice en 1917 du magazine "la Mère éducatrice" Menant (Sarah) : dessinatrice. Active début 20e siècle

Mots-clés : Formation idéologique, religieuse et morale au sein de la famille

Histoire et mythologie

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

ill. en coul.

LES DEUX BLESSÉS

Episode de la dernière guerre



L. — En 1870, pendant la guerre entre Allemands et Français, un soir de bataille, un soldat allemand, blessé à l'épaule gauche, fut réveillé par le froid de la tempête qui l'accabait. Il avait néglé de regarder autour de lui et vit un autre blessé qui poussait de longues plaintes. Il put se pencher sur lui, et constata que c'était un soldat français. Celui-ci avait à la cuisse une plaie énorme qui lui faisait



Il. — Le pantalon du blessé était déchiré, et le pauvre membre saignant était glacé. Ensuite, le soldat allemand déchira un grand morceau de sa chemise, et du mieux qu'il put, un pansement qu'il banda avec son mouchoir, et mit aux aiguilles avec des épingle. Le sang cessa de couler. Alors, avisant une capote laissée là par quelqu'un soldat il en enveloppa le blessé. Puis, il se mit à le contempler.



lui revint, et il envia son compagnon qui avait encore la sienne, dont la pensée était avec lui, et rendait moins
vive sa souffrance.

— Puis, il évoqua la mère de ces Français. Il la vit, en larmes, attendant vainement des nouvelles de son fils. Ne devrait-elle jamais le revoir ?

lls. Ne devrait-elle jamais le revoir ? — Allait-il mourir le jour, le pauvre enfant qui appelaient sa mère ? — Ah ! il devait être affreux la douleur d'une mère qui perd son enfant. Et le soldat allemand se sentit pris du désir de sauver le Français, afin que sa mère ait un jour la joie de le serrer encore dans ses bras.



IV. — Difficilement, il parvint à se mettre debout. Il fit quelques pas, et constata qu'il n'était pas trop affaibli. Il était grand et fort et son désir de sauver le jeune blessé lui donna une force factieuse. Il s'agenouilla et, s'agrippant à une branche d'un arbre, il réussit à se hisser jusqu'au sommet. Il s'agenouilla et, s'agrippant à une branche d'un arbre, il réussit à se hisser jusqu'au sommet.

Y. — Portant son fardeau, il se mit en route, espérant trouver bientôt du secours. La lune déclairait la neige; on n'entendait d'autre bruit que les appels des blessés et les râles des mourants. Le soldat allemand allait toujours, éclairé par la neige et la lune. Mais le jeune Français était jourd', et l'avance était pénible.

VI. — Puis, les mouvements qu'il avait dû faire, pour charger le blessé sur son épaule, avaient rouvert sa blessure, qui n'avait pas encore cicatrisé, et qui déversait ses forces le trahir. Mais il ne se vit pas faire à la tâche qu'il était donné. Rencontrant un arbre, il s'y appuya quelques instants, désespérant de pouvoir reprendre son chemin. Mais, sur son épaulé, le François soupira encore :



VIII. — Edouin, il arriva devant la maison éclairée. Il frappa à la porte. — Qui est là, demanda-t-il? — Soldats blessés, répondit avec difficulté l'Allemand. On ouvrit la porte et, devant ce pénible tableau, on se précipita vers les deux malheureux. Une ambulance française était établie dans la maison, et les infirmiers, en toute hâte, déchargèrent le blessé de son fardneau. Mais, à peine libéré, celui-ci vacilla sur lui-même et tomba. On l'éleva sur une couchette.

IX. — Vivement, le chirurgien mit à nu sa blessure, tandis que le médecin lui tâtait le pouls. — Mais il se meurt, s'écriait-il, le pouls s'en va ! — Où, dit le chirurgien, il a été blessé ? — Au front, répondit le soldat, nous ne le sauvons pas. En ce moment, un soldat allemand ouvrit les yeux. Il était déjà à l'agonie. Mais il eut un sourire et trouva la force de dire en masquant, avec une main, sa bouche : — Je suis français, et avec beaucoup de plaisir, je mourrai pour la France. — Il mourut. — A l'autre bout de la salle, un autre soldat, l'avoit rendu à sa mère. — Puis sa tête se renversa, et un grand soupir sortit de sa poitrine. Il était mort.

X. — Lorsque le petit soldat français fut guéri, on lui ramena son arme, et il l'avaient sauve, il fut un Allemagne. Alors il se rappela avec plaisir son malheur, et comprit ce qu'il s'était passé. Un véritable amour prié naissance en lui, qui l'avait sauvé. Lorsqu'il fut guéri, il fut nommé soldat français, et fut de nouveau blessé, mais un soldat allemand m'a rendu la vie. Même nous ne l'appellerons jamais des ennemis, car il n'y a pas de haine dans nos cœurs. Nous nous aimons tous deux, même amour, et qui les rend tous amis, par-dessus les frontières. Nous ne cesserons jamais de querre, de nous battre, pour vivre on est amis.

Aux Editions de L'AVENIR SOCIAL, à Epône (S.-et-O.)

